Le

maréchal ferrant

opera En 2 actes 91



LE MARÉCHAL FERRANT,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra-comique de la Comédie italienne, le 22 Août 1761.

Paroles de M. QUETANT.

Musique de M. PHILIDOR.



A PARIS,

hez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXC.

ACTEURS.

MARCEL, Maréchal ferrant.

CLAUDINE, ſa ſœur.

JEANNETTE, ſa fille, amoureuſe de Colin.

COLIN, Neveu de la Bride, Payſan, amant de Jeannette.

EUSTACHE, Payſan.

BASTIEN, groſſier.

LA BRIDE, Cocher du Château, amoureux de Claudine.

La Scene eſt dans la Boutique de Marcel.

Le Théâtre repréſente une Boutique de Maréchal, une Forge ſur le devant, & un peu plus loin, du côté oppoſé, une cave environnée d'une barriere.



LE MARÉCHAL FERRANT,

OPÉRA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

MARCEL, *dans sa boutique, travaillant à sa forge; battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

CHantant à pleine gorge;
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour.
Tout en train
Dès l'matin,
Sans chagrin
J'ons courage;
Je bas l'fer,
Le marteau,
Tôt, tôt, tôt,
Fait tapage.
Un petit couplet
Graisse le soufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage.
En battant,
Patatan,
Pan, pan, pan,
J'ons courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures sont sonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château & que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles sont encore en querelle.

SCENE II.

CLAUDINE, *entrant précipitamment avec* JEANNETTE.

TRIO.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite étourdie
A ſa tête ſe marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches,
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE.	C'eſt moi qu'on écoutera.
JEANNETTE.	C'eſt moi qu'on écoutera.
MARCEL.	Les bavardes que voilà !

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'inſolente !

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

CLAUDINE.

C'eſt Jeannette.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

ENSEMBLE.

CLAUDINE.	Je veux vous conter cela.
JEANNETTE.	La méchante que voilà !
MARCEL.	Les bavardes que voilà !

CLAUDINE, *précipitamment & marqué.*

Jeannette
En cachette,
Coquette parfaite;
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon.
Claudine,
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
M'aſſourdit
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente,
Déſire
Pour l'objet
Qui étoit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente!

MARCEL.

Qu'on ſe taiſe.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Paix là, ventrebleu, paix-là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Non, je n'en démordrai pas.
JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.
MARCEL. Quel vacarme! quel fracas!

MARCEL.

— Silence, morbleu, ſilence; ces femmes-là ſont plus têtues que des mules de meûnier. C'eſt donc pour des amoureux qu'on fait tout ce bruit-là?

CLAUDINE.

AIR: *Cahin, caha.*

Oui, votre fille,
Contre mon ſentiment,
Et ſans votre agrément,
A ſu faire un amant:
Du feu le plus ardent,

Pour lui ſon cœur pétille.
C'eſt Colin :
Un Fermier voiſin
Eſt, dit-on, ſon pere.
Voilà le myſtere.
Cela vous regarde ;
Prenez-y bien garde.
Le drôle eſt fin ; penſez-y bien ;
Car je ne vous réponds de rien.

MARCEL.

Quel diable eſt-ce que ce Colin ? J'en entends toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah ! mon pere, il eſt tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous ſouffrez qu'une morveuſe à dix-huit ans ait déjà des amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez preſque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu ſerois donc bien aiſe d'être mariée, Jeannette ?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE, *à part.*

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monſieur la Bride, le Cocher du Château ?

JEANNETTE.

Oui, vraiment, je l'ai vu ; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. (*à part.*) C'eſt juſtement l'oncle de Colin.

CLAUDINE, *à part.*

J'étouffe.

MARCEL.

C'eſt à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere ?

MARCEL.

Pardi, à Monſieur la Bride. Eſt-ce que je parle Hébreu ?

JEANNETTE.

Ah ! comme j'avois pris le change !

CLAUDINE.

Je reſpire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette ?

JEANNETTE.

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penſes-tu, ma chere ?

Tout-à-l'heure à m'en ſupplier
Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier :
N'y penſons plus, mon pere.

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante ?

CLAUDINE.

Oh ! qu'à cela ne tienne.

AIR : *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoi que l'on diſe ;
Si méchante que l'on me fait :
De bon cœur je vous autoriſe
Sans regarder mon intérêt.
Je ſongeois à Monſieur la Bride ;
Mais puiſque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide :
Que Jeannette en uſe à préſent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je ſuis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre ; que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride ſera arrivé. Que j'ai de plaiſir à vous voir bonnes amies ! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. (*Il ſort.*)

SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE, *à part.*

MA tante eſt cauſe de tout le mal qui m'arrive ; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite ſotte ? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conſeille, vraiment. Allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE, *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous aſſure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien...... Ne raisonnez pas; car vois-tu.... Jeannette.... ne me mets pas en colere, ne m'obstinez pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne;
Mais jarni, lorsque j'ordonne,
Que personne ne raisonne:
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouse;
Mais je veux avoir Colin:
Sotte, s'il faut qu'il t'épouse;
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUCINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'Aperçois Monsieur la Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre serviteur, dame Claudine.

AIR: *Ton humeur est Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord leste & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre service
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

AIR: *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDIDE.

En bonne foi, ces complimens
Iroient mieux à ma niece.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté

Aura

Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monſieur, ſans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, petite inſolente ! Excuſez, Monſieur la Bride, ça ne ſait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monſieur eſt ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me ſervirai de l'occaſion pour faire ſavoir à Colin tout ce qui ſe paſſe. Que je hais ce Monſieur la Bride ! il a l'air auſſi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéiſſez-vous ?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me ſouviendrai long-temps de vous, dame Claudin ma foi, ſi vous aviez voulu....

CLAUDINE.

Hé bien !

LA BRIDE.

AIR : *Mais oui-dà, je ſens cela, &c.*

Sans regret
Je l'aurois fait
Le ſaut
Qu'on fait toujours trop-tôt.
Pourriez-vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux,
Plus vif & moins jaloux !
Si quelqu'un
N'eſt point importun,
C'eſt bien moi ;
Car dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour ;
On s'empreſſe,
Et l'on laiſſe
Sa femme la maîtreſſe.
Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taiſez-vous, badin : voici mon frere.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL.

MARCEL.

C'Eſt donc vous, Monſieur la Bride ?

LA BRIDE.

Bonjour, compere Marcel, comment cela va-t-il ?

MARCEL.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre Mémoire : avez-vous mis les articles en ordre ?

MARCEL.

Les articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paye un Commis pour me tenir mes Livres ? Cela eſt bon chez les Financiers.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du repas
En s'entretenant de fadaiſe,
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi, je me ſers de mes deux bras ; je m'en porte mieux : le travail eſt un marchand qui tient magaſin de ſanté, & qui ne trompe jamais ſes chalans.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le ſatisfont auſſi exactement que vous. Mais ſi nous buvions un coup par là-deſſus ?

MARCEL.

Volontiers, la réflexion eſt bonne ; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rinſez des verres.

LA BRIDE.

AIR : *Ami ſans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL, *le retenant avec précipitation.*

Laiſſez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poiſon ?

MARCEL.

Nenni ;
Mais craignez-en l'uſage.

C'eſt un breuvage qui a la vertu de ſuffoquer ſur le champ comme le plus ſubtil poiſon, & d'aſſoupir pendant une demi-heure. Je l'ai compoſé pour un homme à qui je dois, ſauf votre reſpect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela eſt donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cauſe, eſt de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de médecine ?

MARCEL.

Toujours : & ſi vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi ; je me fais fort de vous expédier auſſi habilement qu'aucun docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand' merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oui, je ſuis
Expert en médecine ;
Et ce n'eſt pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

(*Pendant ce temps, les femmes vont & viennent, apportant des verres & du vin.*)

Ayez l'air
Maigre & blême
Comme un Clerc
Sur la fin du carême ;
Soyez traînant,
Foible, ſouffrant,
Et languiſſant ;
Je ferai mon affaire
De vous rendre, compere,
Diſpos & bien portant.
Diſant la chanſonnette,
Trinquant, faiſant goguette :
Pour l'art médecinal
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en, vous autres : il ne faut pas que les femmes ſoient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage !

MARCEL, *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE, *bas à ſon pere.*

Mon pere, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette ſort.*)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

QU'eſt-ce qu'elle a dit?

MARCEL.

Rien; c'eſt une fantaiſie : ces diableſſes de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire : mettez-vous-là, je vous dicterai les articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment! eſt-ce que vous ne ſavez pas écrire!

MARCEL.

Si-fait; mais je ne ſais pas lire. Êtes-vous prêt?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

LA BRIDE.

Premiérement.

MARCEL.

Premiérement, buvons....
Bon, j'y ſuis maintenant.
Ferré la mule de madame
Pendant un an,
Quatre louis.

LA BRIDE.

Mais c'eſt la ferrer, ſur mon ame;
Et diablement.

ENSEMBLE.

MARCEL. { C'eſt tout en conſcience.
LA BRIDE. { C'eſt voler d'importance.

MARCEL.

Écrivez donc.

LA BRIDE.

Ah! le fripon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh! le larron.

MARCEL.

Traité, ſoigné pendant deux ans,
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans!

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs! Savez-vous quelle ſomme

Cela fait ?

MARCEL.

Mille francs.
Mais buvons.

LA BRIDE.

Ah ! quel homme !

MARCEL.

Allons, à votre ſanté. Bien.
Plus, pour le valet d'écurie,
Enſemble avec le cheval pie ;
Pour viſites & ſoins....

LA BRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah ! c'eſt bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicamens, clyſtere,
Huile, apozeme, & cœtera,
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable ! voilà
Un Mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de Mémoire,
Nous oublions de boire.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. { Cela ne paſſera jamais.
MARCEL. { Nous oublions de boire.

Plus, il m'eſt redu d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor ! morbleu, c'eſt une honte :
Cela ne paſſera jamais.

MARCEL.

Paix ;
Nous nous arrangerons après.

Vous faites-là des difficultés d'honnête-homme, qui vous feroient paſſer pour un valet de Procureur. Quand on eſt dans certaines maiſons, faut-il être ſi ſcrupuleux ?

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'Amour.*

Un grand doit ſe laiſſer voler,
C'eſt un air qui ſent l'opulence :
Ce ſeroit le déshonorer,
Que d'avoir trop de conſcience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher : j'aurois peut-être été fripon comme tant d'autres, ſi j'euſſe été dans le cas ; mais les profits de l'écurie n'engraiſſent pas comme ceux de la cuiſine & des offices.

MARCEL.

C'eſt que les mets qu'on y conſomme, ne s'apprêtent pas aux épices. A votre ſanté, compere ; j'ai une affaire à vous propoſer.

AIR : *Des Favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zele.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui-dà.

MARCEL.

Si bien que ſans défiance
On la pourroit propoſer.

LA BRIDE.

Morbleu, perſonne, je penſe,
Ne voudroit la refuſer.

MARCEL.

Eh bien, Monſieur la Bride, voilà le parti trouvé ſi vous voulez l'épouſer ; j'ai quelque argent comptant : celui que je vais recevoir au Château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête... Qu'en dites-vous ?... Cela eſt-il décidé ?

LA BRIDE.

Vous êtes preſſant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie ?

LA BRIDE.

Cela eſt vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle réflexion y a-t-il à faire après cela ?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, ſi vous voulez que je vous diſe, mon dernier mariage m'a tant raſſaſié de jeuneſſe, que j'ai preſque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottiſe.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, dan, don :
Et je promis d'en faire uſage.
Conſole-toi, pauvre mari :
Te voilà bien ; mais reſtes-y.

Après mainte complainte,
Sur une pinte
Je fis serment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme sage,
Un doux veuvage
Est l'avantage
Le plus charmant.
Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces sermens-là sont comme ceux des buveurs, qui veulent que le diable les emporte, s'ils retournent au cabaret : ils manquent tous de parole. A-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches ?

LA BRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en sera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, g'na rien de mieux ; ça forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien ; ça danse, ça chante, ça jase, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas sa pareille pour gouverner une maison.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant ; tu veux un mari, voilà Monsieur la Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle est interdite ! Allons, pour t'encourager, embrasse ton prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere !

LA BRIDE *se baisse pour embrasser Jeannette, elle se recule.*

Pourquoi la contraindre ?

MARCEL.

Allons, baise donc, nigaud. Bon. Je suis content de toi, Jeannette, continue à m'obéir. Je m'en vais au Château : nous reviendrons dans une heure. Où est Claudine ?

JEANNETTE.

Elle est sortie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà maîtresse ; aie bien soin de la maison : tire-nous du vin, fais-nous un bon soupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela ; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE, *seule.*

LEs voilà partis. Si Colin venoit à présent : je l'ai fait avertir. Je suis seule : j'ai tant de choses à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On souffre sans peine
L'absence, la gêne ;
On chérit sa chaîne :
Le reste n'est rien.
Mon amant est tendre :
Mon cœur à l'attendre
Sent des attraits ;
Mais
Mon ame constante
Seroit plus contente
Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUssi-tôt que j'ai été averti, je suis accouru.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empressement
A servir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu sais le malheur qui nous menace ?

COLIN.

Est-il vrai qu'on veut nous désunir ?

JEANNETTE.

Hélas oui ; c'est ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouser elle-même. Y consentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir que d'être à d'autres qu'à ma chere Jeannette. Mais quel est l'époux qu'on te propose ?

JEANNETTE.

JEANNETTE.

C'eſt Monſieur la Bride, le Cocher du Chateau.

COLIN.

Mon oncle!

JEANNETTE.

Lui-même. Dame, nous voilà bien embarraſſés!

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'affliges pas, crois-moi;
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe.
S'il me fait aimé de toi,
Senſible à l'ardeur qui me preſſe,
Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais ſi tu n'as pas ſon appui?

COLIN.

Nous pouvons compter ſur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me raſſure pas.

COLIN.

Tes inquiétudes me déſeſperent.

JEANNETTE.

Ta confiance me met hors de moi-même. Tiens, Colin; ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquille.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche?

ARIETTE.

Charmant objet de ma flâme,
Ne doute point de mes feux:
La conſtance de mon ame
S'entretient dans tes beaux yeux.
Quand je te quitte
Mon cœur s'agite,
Tout me dépite;
Je ſens, hélas!
Qu'il faut languir où tu n'es pas.
Dans nos bois,
Quand je vois
Le ramier
S'égayer,
Je dis alors en moi-même:
Il eſt près de ce qu'il aime.
Que ne puis-je être aujourd'hui
Auſſi fortuné que lui!
Charmant objet de ma flâme, &c.

JEANNETTE.

Pourrois je ne pas t'aimer, quand tu me montres tant d'ardeur? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raiſon :
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puiſſe te plaire,
Ce ſera par ſes attraits :
Mais ſi ta flamme légere
Se fixe à la plus ſincere,
Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte ſur mon empreſſement à me procurer le ſeul bien.... qui.... m'intéreſſe.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me ſens altéré : j'ai tant couru pour venir.... Qu'eſt-ce que c'eſt que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'eſt le reſte du goûté de ton oncle & de mon pere. Celle-ci eſt entamée : prends ce verre.

AIR : *Jeannetton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Verſé de ta main,
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre;
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment le trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'eſt ton altération qui en aura été cauſe.

AIR : *Allons donc, jouez violons.*

Mais c'eſt aſſez reſter enſemble :
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te ſurprenne au logis;
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte ſur Jeannette;
Sur l'amour que je t'ai promis.
Reſſouviens-toi de mes avis :
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme.
Dis que nous nous aimons tous deux.
Dis-lui qu'il couronne nos feux.

Mais qu'as-tu donc ? Loin de m'entendre,
Le ſommeil paroît te ſurprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident ?
D'où vient cet aſſoupiſſement ?

COLIN.

Ah ! Jeannette !

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancele. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me ſens ſuffoqué.

JEANNETTE.

Où trouver du ſecours ? Je ne puis plus le ſoutenir.
(*Pendant ce temps la ſuffocation commence à faire ſon effet.*)

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil ſe trouble.
Qu'ai-je bu là ?
Mon mal redouble.
Ah !
Mon cœur s'en va.
Prenons courage.
Triſte deſtin !
Maudit breuvage !
Pauvre Colin !
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe. (*Il tombe ſur*
Quelles douleurs ! *une chaiſe.*)
Ah ! je ſuccombe !
Ah ! je me meurs. (*Il s'endort.*)

JEANNETTE.

Colin. Colin. J'ai beau l'appeler, il ne me répond point... Il eſt mort.... je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoiſonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! Si mon pere vient. J'entends quelqu'un. Où me mettre ? où fuir ? Ce ſont deux étrangers : raſſurons-nous ; ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN, *endormi.*

BASTIEN.

BOnjour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre ſecours.

EUSTACHE.

Du secours, c'est bian dit : je v'nons pour vous en demander. J'm'appelons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not'âne est à l'agonie.

JEANNETTE, *à Bastien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not'âne est mort.

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter le Maréchal.

JEANNETTE, *à Eustache.*

Un peu de patience. Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loisir.

JEANNETTE, *à Bastien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre! Quand ce seroit l'antichambre d'un Receveur des Tailles.... J'voulons un conseil ; je paierons bien : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti ; il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t-en Bastien.

JEANNETTE.

Eh ! Messieurs, vous avez l'air si bonnes personnes, si compatissans. Pouvez-vous me refuser ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'ous demandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere ; il avoit chaud ; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'sera rien ; il est p't'être mort : mais faut attendre.

Votre pere ſaura queuq' ſecret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je ſerois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'eſt mon amant.

BASTIEN.

Diantre, c'eſt comme ça que vous l's'acmodais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la maiſon.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle propoſition ! On diroit que c'eſt nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il paſſe peu de monde par ici.

AIR : *Des Pendus.*

Notre maiſon eſt à l'écart.

EUSTACHE.

C'eſt courir un trop grand haſard.
Morgué, vous êtes jeune fille,
Bian attrayante & bian gentille ;
Mais je ne ſomm' pas curieux
D'être pendus pour vos biaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expoſe point. Cachez-le pour le préſent dans notre cave juſqu'à la nuit. Il commence à faire obſcur : vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Baſtien, ne te ſens-tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui, morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter juſqu'à cette cave. (*à Jeannette.*) Quatre bouteilles au moins ?

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez ſur ma parole.

AIR : *Des Pélerins de S. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes :
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes alarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes ſanglots,
Triſte, incertaine,
Je n'oſe ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.

(*Les Payſans reviennent.*)

EUSTACHE.

V'là qu'eſt fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin, quand le verrons-nous ?

JEANNETTE.

Ma tante vient : elle vous satisfera comme mon pere ; mais ne lui dites rien de ce qui s'est passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUe veulent ces gens-là ?

JEANNETTE.

Ils viennent demander un avis à mon pere : je leur ai dit de vous consulter. (*Elle sort.*)

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il ?

TRIO.

CLAUDINE.	BASTIEN.	EUSTACHE.
Que voulez-vous ?		C'est que...
Il est sorti.	M. le Maréchal.	
Tantôt il reviendra ;	C'est que, sauf votre respect, notre âne a certain mal.	C'est que ma cavale est boiteuse.
Vous lui direz cela.	Il ne boit plus.	
Finissez.	Quand on le mene	Elle a la jambe douloureuse.
Vous m'étourdissez.	A la fontaine, Au lieu de boire, hi, han ! hi, han !	
(*le contrefaisant.*) Hi, han ! hi, han !	Il ne fait que braire.	Elle va clopinant,
Clopin, clopant,	Que faut-il lui faire ?	Clopin, clopant :
Vous me rompez la tête.	Hi, han ! hi, han ! hi, han !	Que faut-il faire ? Elle va clopinant, &c.
Eh ! revenez tantôt	La pauvre bête ! Il y sera tantôt.	La pauvre bête !
Chercher ce qu'il faut.	Nous reviendrons tantôt.	Nous reviendrons tantôt.

TOUS.

A tantôt, à tantôt.

On pourroit mettre cette Piece en deux Actes, & terminer ici le premier, en allant tout de suite à l'Ariette.

SCENE XIII.

JEANNETTE, *seule.*

LEs voilà partis ; je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante, tout m'effraye, tout m'afflige ; je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici. Hélas !

faut-il être réduite à faire des souhaits si différens de ceux que je faisois !

ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que j'aime ;
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même,
Si Colin est découvert ?
Du trouble qui m'inquiéte,
Quelqu'un aura-t-il pitié ?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque amitié ?
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette ?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié ?

J'aperçois mon pere : tâchons de lui cacher ma tristesse.

SCENE XIV.

LA BRIDE, MARCEL.

DUO.

MARCEL.

Le bon vin est l'ame de la vie.
Au Château que ne suis-je toujours !
Bon morceaux & bonne compagnie,
Je voudrois passer ainsi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. { Qu'en dites-vous, compere ?
MARCEL. { J'en suis ravi, compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment ;
A deux. Mais, ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous avec la joie
On a de la monnoie.
Avec les politesses
On donne des especes :
Ailleurs on fait des complimens ;
Et l'on ne paye point les gens ;
C'est la mode chez bien des Grands.
A deux. { Mais au Château, compere ;
{ C'est une autre maniere ;
{ On est payé, puis bien traité.

LA BRIDE. { Le Daron vous a contenté.
MARCEL. { Du Daron je suis enchanté.
A deux. Buvons à sa santé.

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai, j'ſuis honnête-homme :
Du Daron je ſuis enchanté.

A deux. Buvons à ſa ſanté.

MARCEL.

Claudine.... Ah! te voilà, Jeannette; va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumiere & une petite bouteille de c't'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable: quand j'y penſe cela me met en bonne humeur; je danſerois volontiers. Gai, allons gai.

(*Il prend la main de Marcel comme pour le faire danſer.*)

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, compere la Bride.

LA BRIDE.

Moi! je ſuis de ſang-froid, aſſurément.

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre? Voudriez-vous auſſi devenir mon beau-frere tout en même temps? Cela ne ſe peut pas, compere; faut de la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſte, c'eſt juſte.

MARCEL.

Être gris pour avoir bu votre part de ſix bouteilles, c'eſt une honte: vous n'avez pas une tête de cocher; c'eſt une tête de linotte

LA BRIDE.

Qu'appelez-vous? Linotte toi-même, entendez-vous? Apprenez que parmi tous les cochers qui montent ſur le ſiége, cocher de Fiacre, cocher de Cour, cocher de Palais, cocher de Maiſon, cocher de Remiſe, cocher de Place, il n'y a pas un ſeul cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaiſir marche avec moi.
Tantôt d'un train de Diable,
Je guide ſous ma loi
Le tintamare & l'effroi.
Si je mene une ducheſſe,
Une petite maîtreſſe,
Je touche avec gentilleſſe,
On me prendroit pour l'amour.
Mais avec un petit maître,
Je pars comme le ſalpêtre:
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court;
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un Sonneur deviendroit ſourd.

Donnez-

Donnez-moi quelque tendron à mener ; je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, compere : je ne fais pas....

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUe demandez-vous encore? vous avez bu toute la journée. N'êtes-vous pas content ? voulez-vous passer la nuit ?

MARCEL.

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia ; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

AIR : *De la pierre fitoise.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large.... mais vraiment,
Ne faites donc pas le méchant ;

Tant.

Eh ! où avez-vous pris cette gaieté-là ? Peste ! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, dame Claudine, ma timidité a tenu jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous.

(*Il veut toujours l'embrasser.*)

CLAUDINE.

Eh bien ! savez-vous que je me fâcherai, à la fin.

MARCEL.

Bride en main, Monsieur la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre âge ? Que diable, soyez donc sage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur je l'aime de cet humeur-là. (*haut.*) Marcel, il est tard, retenez le compere à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien aise que vous l'en priez, ça m'en évite la peine, & ça me fait plaisir. Oui, soupez avec nous,

compere; nous parlerons du mariage : allons un inſtant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'eſt, morbleu, la premiere fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, Monſieur la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

SCENE XVI.

CLAUDINE, *à part.*

PAr ma foi, cet homme-là me plaît; je croyois que Colin ſeul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui avec des années de plus & des charmes de moins lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus ſi l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à des jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'eſt chere que d'appétit :
Quand un homme nous amuſe,
Qu'il ſoit ruſtre, qu'il ſoit buſe,
Sa préſence ſert d'excuſe;
Quand l'amour plaît, tout eſt dit :
Le plus ſimple nous ſéduit.
Soyez belle, ſoyez laide,
L'amour parle, le cœur cede.
Quand l'amant plaît, tout eſt dit :
Il n'eſt chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

(*Elle ſort.*)

SCENE XVII.

COLIN, *réveillé, hauſſe tout doucement la trappe de la cave en tâtant tout autour de lui à meſure qu'il en ſort.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

OU ſuis-je ? on ne fait plus de bruit.
Dans ce lieu ſouterrein qui peut m'avoir conduit !
C'eſt une cave..... en voici la barriere :
J'en tiens la trappe..... Hem..... plaît-il ? ce n'eſt rien.
Sortons d'ici : mais comment faire ?
Mon eſprit agité ne m'offre aucun moyen :
Si je parle.... ſi je m'écrie,
Les hommes, les mâtins vont tomber ſur mon dos :
Si je me tais, je paſſerai ma vie
Dans le plus obſcur des caveaux,
Et par ma foi je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'eſt en vain que je tâtonne,
Par-tout la nuit m'environne.
Je m'égare, je friſſonne.
Où vais-je ? où dois-je courir ?
Quel embarras ! quelle peine !
Je crains qu'on ne me ſurprenne,
La peur retient mon haleine :
Que faudra-t-il devenir.

SCENE XVIII.

COLIN, CLAUDINE, *avec des plats, des serviettes, &c.*

COLIN.

On ouvre, eh mais! c'est Claudine, je suis encore chez Marcel.

CLAUDIDE.

Débarrassons nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer : nos hommes sont échauffés dans la conversation, & fort éloignés de la maison : allons toujours tirer du vin. (*Elle aperçoit Colin, s'écrie & s'enfuit en criant :*) Au voleur, au meurtre, au voleur.

SCENE XIX.

COLIN, *seul.*

Ne me voilà pas mal! elle ne m'a pas reconnu; & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laissé sans lumiere. Au moins je sais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir grossiérement avec moi : tâchons de retrouver la cave : m'y voici, rentrons-y crainte d'accident, je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me sauver. Ecoutons; j'entends encore du monde; on parle doucement : fermons la trappe sur moi.

SCENE XX.

JEANNETTE, EUSTACHE.

JEANNETTE, *conduisant Eustache.*

Vous êtes homme de parole. Avançons sans faire de bruit; mon pere se promene dans le voisinage : j'ai vu ma tante aller de ce côté-là; dépêchez-vous, & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? vous avez bian trouvé vot'homme : je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être soldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons : hélas! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN, *sortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE, *laisse tomber le chandelier & s'enfuit.*

Je suis morte : son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit! je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette : je crois qu'ils sont foux.

EUSTACHE, *tremblant.*

Etes-vous-là?.... Personne ne répond : elle m'a laissé seul; l'esprit va me mettre en pieces.

ARIETTE.

O mort ! qui que tu fois, paſſe.
Ah ! je te demande grace :
Ah ! ne me tord pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais, & je ne fais où.
Ah ! ah ! Monſieur le mort, grace.
Je frémis, mon ſang ſe glace.
Ne hâtez pas mon trépas :
Hélas ! ne m'étranglez pas.

(*Ils font tous les deux le tour du Théâtre par un côté oppoſé, en ſe tournant le dos l'un à l'autre; & quand ils ſont arrivés à l'autre bout, ils ſe heurtent. Colin ſe retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Euſtache.*)

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte : ſi l'on venoit me délivrer !

SCENE XXI.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

AIR : *R'lan tan plan, &c.*

VOyons ce qui trouble leurs ames.
Qui, diable, ici viendroit le ſoir !
Ce ſont des ſonges de nos femmes;
Mais après tout nous allons voir.
S'il faut que pour chercher aubeine,
Quelque larron y ſoit vraiment,
Je vous l'équipe pour ſa peine.
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je ſuis perdu.

MARCEL.

Que vois-je ? C'eſt un homme. Elles ont raiſon. M'en irai-je ? Reſterai-je ? Quel embarras ! Montrons de la fermeté : Bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

AIR : *Allez chercher de l'eſprit, &c.*

Laiſſez, laiſſez-moi partir :
De grace, de grace,
Laiſſez, laiſſez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble : courage. Non, point de grace : que cherches-tu ici ?

Fripon,
Réponds.

EUSTACHE.

Ah ! que faire ?

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom,
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'assomme.

EUSTACHE.

Ne m'assommez point bon homme,
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE, *se jetant à genoux.*

Par pitié, daignez m'entendre.

COLIN, *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL, *épouvanté.*

Ah! je me meurs, c'est fait de moi.
Ils sont une compagnie.

EUSTACHE.

C'est le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Ah! Monsieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'est fait, c'est fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos approches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ses reproches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

(Il se jette à genoux entre Eustache & Colin, sa chandelle devant lui.)

Tous trois à genoux.

Ah! pardon, pardon, pardon.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, LA BRIDE.

LA BRIDE.

AIR : *La verte jeunesse.*

QU'est-ce donc, compere ?
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Messieurs-là,
Pour faire ressource
Ils viennent chez moi,
Demander la bourse :
Je suis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoit des voleurs ? Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre ; celui-ci est mon neveu à bon compte.

(Claudine & Jeannette arrivent.)

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable fais-tu ici, Colin ?

MARCEL.

Colin ! je connois ce nom-là : c'est donc vous qui êtes l'amoureux de nos femmes ?

COLIN.

Je suis l'amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je sommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR : *C'est la jeune Isabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je viens dans ce séjour
Voir Jeanette :
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la chose s'est faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi ;
Mais n'en ayez point l'âme inquiéte,
Vous n'en ressentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maison : mais, morgué, vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Savez-vous ce qu'il faut faire, compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfans-là s'aiment, voilà un pauvre garçon qui en est presque mort marions-les ensemble.

COLIN.

Ah ! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais not' fœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LA BRIDE, *apercevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, CLAUCINE, JEANNETTE.

CLAUDINE.

AIR : *Mariez, mariez-moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord.
Je sais tout. Voici ma niece :
Puisque Colin n'est pas mort,

Qu'il contente sa tendresse :
Mariez, mariez, mariez-là,
A l'objet qui l'intéresse.
Mariez, mariez, mariez-là,
Monsieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui ; depuis que je vous ai vu un peu en pointe de vin, cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, compere, si le cœur vous en dit : quant à moi je consens à tout. Viens, Jeannette, donne la main à ton amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement est inexprimable.

COLIN.

Je suis au comble de mes vœux.

MARCEL.

AIR : *Entre l'amour & la raison, &c.*

Par cet heureux & double accord
Je vois aussi changer mon sort,
Je me défais de deux femelles
Qui ne faisoient que m'étourdir ;
J'en aurai bien plus de plaisir,
Plus d'argent & moins de querelles.

CLAUDINE.

Vous me reverrez ; je ne vous abandonne pas comme cela.

MARCEL.

Ne vous pressez pas.

EUSTACHE.

Et moi donc, quand me satisferez-vous !

MARCEL.

Vous vous divertirez avec nous.

EUSTACHE.

Ma recette ?

MARCEL.

Après la noce.

VAUDEVILLE.

MARCEL.

L'amour se plaît parmi les feux,
La fortune nous rend heureux,
Que ceux qui vont d'un train rapide ;
Chez Cupidon & chez Plutus,
L'ardeur fait plus que les vertus :
On perd tout quand on est timide.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud, tôt, tôt, tôt, bon courage ;
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

EUSTACHE.

Pour vos époux jeunes tendrons,
Prenez toujours de bons lurons,
Et fuyez les amans tranquilles,
Galans, ſachez ſaiſir le tems,
Obſervez bien tous les inſtans
Pour gagner les cœurs indociles.
Tôt, tôt, tôt, &c.

COLIN.

Le mariage a ſes douceurs;
Lorſque l'amour bleſſe deux cœurs,
L'hymen ſans peine les aſſemble:
Quand les époux ſont bien unis,
Tout va d'accord dans le logis,
L'hymen & l'amour vont enſemble.
Tôt, tôt, tôt, &c.

JEANNETTE.

Quand le plaiſir ſuit la douleur,
On en ſent mieux tout ſon bonheur,
Avec tranſport l'ame reſpire.
J'obtiens l'amant que je perdis,
Il ſait combien je le chéris,
Et mon cœur ne ſe fait pas dire:
Tôt, tôt, tôt, &c.

LA BRIDE.

[illegible] bons cochers, ne bronchez pas,
Avec les Abbés, prenez le pas,
Trottez avec la Financiere,
Réſervez l'amble au Magiſtrat,
Avec la nymphe d'Opéra,
Fuyez à travers la pouſſiere.
Tôt, tôt, tôt, &c.

CLAUDINE.

On ſait que j'ai toujours été
Un vrai modele de bonté,
De douceur & de patience;
Mais ſi l'époux qui veut m'avoir,
N'eſt pas exact à ſon devoir,
Il peut bien décamper d'avance.
Tôt, tôt, tôt, &c.

MARCEL, *au Public.*

Je ſuis un pauvre Maréchal,
Et je me donne bien du mal,
Pour mettre en vogue ma boutique,
MESSIEURS, daignez être indulgens,
Pour faire voir qu'en bons chalans,
Vous m'accordez votre pratique.
Tôt, tôt, tôt, &c.

FIN.

